

JEAN DREANO

**TERREUR PANIQUE**

NOUVELLE

## TERREUR PANIQUE

Je suis ravi de ma première année d'études secondaires au Lycée Peiresc de Toulon. Pour plusieurs raisons. La première, c'est que je m'y sens bien intégré. La seconde; c'est que toutes ces pérégrinations que la guerre m'aura imposées, assorties de quatre changements de départements : le Var, la Loire Atlantique, Le Morbihan, et l'Isère, suivies d'autant de changements d'écoles, ne me laissaient pas augurer d'entrer en sixième à dix ans. J'aurais pu m'attendre à pire, donc je m'estime heureux.

Il me tardait d'apprendre les langues étrangères. Comme la majorité, j'ai opté pour l'anglais en première langue. J'y fais des progrès rapides facilités par l'excellente aptitude à nous enseigner la langue de *Shakespeare* dont fait preuve notre professeur *Mister C.*

J'apprécie ce petit homme rondouillard et rougeaud au regard malicieux, derrière ses grosses lunettes rondes. C'est un pédagogue éprouvé et estimé de tous ses élèves.

Ce professeur est affligé d'un petit travers sans incidence sur sa manière d'enseigner et qui aurait plutôt tendance à nous amuser.

Il adore le whisky ; passion sans doute contractée pendant ses études universitaires Outre-Manche.

Entre deux cours, alors qu'il se croit seul et que nous l'épions par la fenêtre de la salle d'anglais donnant sous le préau, il sort de sa sacoche un *jlask de scotch* dont il s'octroie une large rasade, rebouchant soigneusement le flacon, après s'être essuyé les lèvres d'un revers de main, Pair comblé...

Ces excès répétés déclenchent chez lui de fréquentes quintes de toux qu'il ponctue invariablement de cette maxime ;

*It is not the cough  
That carry you off,  
But it is the coffin  
That carry you in...*

(Ce n'est pas la toux qui vous emporte, c'est le cercueil...)

Ces vers prononcés d'un air facétieux et ravi, comme si ce côté macabre l'amusait ! Il pratique sans doute de cette façon l'humour noir !

Au début, cela nous a fait rire, mais avec l'habitude nos sourires relèveront plus de la politesse que de l'amusement...

En ce seuil du mois de février 1944, je sors du lycée. Il est 13 heures 55. Le cours d'anglais qui devait débiter à 14 heures a été annulé, notre prof ayant dû s'absenter. J'ai eu le droit de sortir car je possède une autorisation écrite de mes parents me permettant de ne pas rester en étude dans ces cas là.

Je viens juste de traverser le boulevard de Strasbourg pour regagner la maison lorsque retentit une sirène de début d'alerte aérienne. Je suis un peu inquiet, mais pas outre mesure, les centaines de bombardements que j'ai subis à Lorient m'ont endurci à ces situations. Un instant je me pose la question de savoir si je dois faire demi-tour pour chercher refuge dans les abris du lycée, mais je décide de continuer ma route.

Durant de précédents bombardements survenus pendant les cours, nos enseignants nous ont fait regagner ces abris qui sont en réalité les caves de l'établissement dont les issues ont été protégées par des sacs de sable disposés en chicane.

Je déteste l'ambiance qui y règne. Alors que je m'efforce de rester calme, certains pleurent, trépigment, se lamentent et un grand s'est même évanoui de peur. Celle-ci étant communicative, bientôt même les plus impassibles donneront des signes d'anxiété. Je préfère donc gérer ma peur tout seul, plutôt que de risquer de la voir amplifiée par celle des autres.

Je remonte LA RUE MILITAIRE, devenue depuis l'avenue François Fabié en direction de l'usine à gaz, objectif stratégique, car c'est une des cibles privilégiées de l'aviation alliée que les Allemands protègent à l'aide de fumigènes qui couvrent la ville d'une épaisse fumée noire rendant les bombardements plus qu'aléatoires. J'appréhende de passer à cet endroit dangereux, mais c'est un itinéraire incontournable pour rentrer à la maison. Je n'ai pas trop le loisir de réfléchir, j'espère avoir le temps d'y arriver avant que les premières bombes ne commencent à tomber. A peine ai-je fait quelques pas, que je réalise, mais un peu tard, que j'ai fait le mauvais choix. Précédée de ce sifflement caractéristique que hélas, je connais trop bien, une première bombe tombe sur la voie ferrée à une cinquantaine de mètres.

Sous la violence du souffle, je suis soulevé comme un fétu de paille et projeté de dos de l'autre côté de la rue contre une palissade qui amortit ma chute et au pied de laquelle je m'écroule mort de peur. Abasourdi et endolori, je mets quelques secondes pour réaliser ce qui m'arrive. Tremblant, je me relève péniblement, tout surpris de ne pas être blessé et je me mets à courir terrorisé, en direction du cimetière central, m'éloignant au maximum de l'usine à gaz. Sic elle-ci venait à être touchée, son explosion ferait des ravages. Il est prévisible que dans ce cas, dans un large périmètre, aucune maison ne résisterait à une déflagration aussi violente.

Alors que j'arrive à proximité du cimetière, deux bombes de forte puissance l'atteignent en son centre. Cette fois le souffle ne m'atteint pas, des obstacles m'en protègent, mais des débris de toutes sortes volent autour de moi et, un éclat de béton me frappe en pleine poitrine ! Sous le choc je tombe en arrière, ma tête heurte une bordure de trottoir et je reste étendu, inconscient. J'ouvre enfin les yeux, ne sachant pas depuis combien de temps je suis là. Je suis paniqué, je pense que je vais mourir. La peur me bloque le plexus. J'ai du mal à marcher, je vacille, j'ai la tête qui tourne, mais titubant, j'arrive quand même à atteindre l'enceinte du cimetière. Autour, c'est le seul abri si précaire soit-il auprès duquel je puisse chercher refuge.

Pourvu que l'usine soit épargnée car même là je ne serai pas en sécurité ! Je prie de toute la ferveur de mes dix ans, terrifié. Après une brève accalmie pendant laquelle je reprends espoir, une autre bombe tombe à nouveau sur le cimetière, pas très loin de l'endroit où je me trouve. Ebranlée par le souffle, la crête du mur s'écroule et je dois me protéger la tête avec mon cartable des pierres qui s'en détachent. Affolé, j'ai le temps d'apercevoir une pierre tombale projetée par-dessus le mur avec une force inouïe, pour aller s'écraser dans la pinède voisine.

J'ai peur, je tremble, et inconsciemment les vers de mon professeur me reviennent en mémoire :

«Mais c'est le cercueil qui vous emporte... »

Il faut dire que le lieu et la situation sont de circonstance ! ...

Je souffre d'une douleur aiguë au niveau des reins. Si j'ai pu me protéger la tête, une grosse pierre tombée du mur m'a atteint dans le dos et je redoute une fracture. Je m'imagine déjà paralysé, incapable de bouger et enseveli vivant sous le mur qui se serait entièrement écroulé, sans possibilité d'appeler de l'aide.

La panique me gagne. Je suis agité de tremblements que je ne peux maîtriser. Il me semble vivre un cauchemar. Je transpire abondamment et je suis au bord des larmes. J'ignorais que la peur pouvait être aussi intense ! Je ne peux rien pour la contenir. Peut-être que si je pouvais crier cela m'aiderait à l'évacuer en partie, mais je ne peux pas, ma gorge est nouée. Je suis aussi bloqué par l'orgueil de vouloir me comporter en « petit homme qui n'a pas peur », alors qu'elle me paralyse.

Lors de ma chute en arrière contre le trottoir, j'ai dû me blesser à la nuque. En me passant la main dans les cheveux, je constate qu'ils sont poisseux. Du sang maintenant coagulé, a coulé jusque dans mon dos.

Je parviens heureusement à me tourner sur le côté et à me libérer du poids de cette pierre qui m'oppressait. Hormis un point très douloureux qui m'inquiète, au niveau du choc, je n'ai apparemment rien de cassé. C'est la troisième fois en quelques minutes que je suis miraculeusement rescapé.

Si je sors sain et sauf de ce mauvais pas, je fais le vœu de relater par écrit toutes ces péripéties, pour qu'un jour devenu adulte et peut-être père de famille, je puisse faire connaître cette anecdote à mes enfants.

Cette courte incursion dans le futur permet à mon esprit de s'évader un instant, me redonnant un peu de courage.

Les impacts des bombes se sont déplacés, elles tombent maintenant sur le centre ville. Au bout d'un temps qui m'a paru interminable, la sirène de fin d'alerte retentit enfin, suivie de celles combien rassurantes des ambulances qui sillonnent déjà la ville.

C'est en nage, poussiéreux, et au bord d'une crise de nerfs à cause de ces frayeurs successives que je rentre à la maison où Maman pleure de joie en me voyant revenir sain et sauf. Enfin, presque ... Seule ma blessure à la nuque nécessitera quelques points de suture, conséquence minime par rapport à toutes ces péripéties. Je souffre également d'un très gros hématome dorsal, d'un autre pectoral presque aussi étendu assorti d'une petite plaie et de bleus moins spectaculaires disséminés sur tout mon corps devenu aussi douloureux que si j'avais été roué de coups. Quant aux écorchures, elles sont si nombreuses que je ne les compte pas. C'est dans la douceur des bras maternels que je peux laisser éclater tous les sanglots retenus jusque là.

Je crains de ne jamais oublier cette terreur qui aujourd'hui encore me fait faire des cauchemars et espère ne plus jamais en connaître d'aussi atroce.

Depuis ce jour mémorable, tous les ans à cette date anniversaire, j'ai une pensée reconnaissante pour Sainte Véronique qui ce 4 février 1944 prit sous sa protection un petit toulonnais de dix ans qui faillit bien ne jamais pouvoir vous raconter son histoire...